

MARY-LAFON (LA FRANÇAISE, 1810 – MONTAUBAN, 1884)

Jean-Bernard Lafon à l'état civil, surnommé le « Michelet du Midi », écrit au soir de sa vie :

« J'avais tout sacrifié au Midi, et bien qu'il n'en ait jamais témoigné la moindre reconnaissance à son historien, je continuai l'œuvre entreprise sans broncher d'un pas. » En effet, l'œuvre est celle d'un polygraphe d'envergure qui plaça au cœur de son travail sa traduction (1868) de la Chanson de la Croisade (à côté du Roman de Jaufré, 1855, de Fierabras, 1856, de la première partie de Flamenca, 1860.

Homme de lettres (poésie, théâtre, romans, récits, philologie), auteur de près de cinquante ouvrages, dont certains dépassent volontiers les 500 pages, il demeure aujourd'hui d'abord comme historien (de Rome, de l'Espagne, de la France, de Montauban, « ville protestante » ¹) – comme « historien du Midi » surtout : dès 1841, il donne un Tableau historique de la langue parlée dans le Midi de la France et connue sous le nom de langue romano-provençale, suivi d'une monumentale Histoire politique, littéraire et religieuse du Midi de la France (1841-1844, 4 volumes), que vient compléter quarante plus tard, en miroir une Histoire littéraire du Midi de la France (1882) – son dernier ouvrage avec Cinquante ans de vie littéraire, où il prend ses distances avec Jasmin, Mistral et les Félibres : il leur préfère les poètes-ouvriers, tel Peyrottes, Lou Pouèto Taralié, à la langue plus authentique à ses yeux.

Dans la préface à sa traduction de Fierabras (1856), Mary-Lafon déplore l'ignorance française pour la littérature des troubadours : « Bien plus jalouse que la France de remonter aux sources de notre poésie provençale, dès 1533, l'Allemagne avait traduit le roman de Fierabras. (...) Comme on le voit le chef d'œuvre de nos aïeux, s'il restait inconnu en France, avait fait le tour de l'Europe (Italie, Espagne) ». Rappelons que Mistral, pressenti pour le premier prix Nobel de littérature (1901), ne l'obtint qu'en 1904... grâce à la campagne des romanistes allemands, de Koenisberg à Freiburg !

Dans une brève introduction à son Tableau – où il annonce son projet de « raconter la vie sociale, politique, religieuse et littéraire du Midi, depuis les Celtes jusqu'au jour présent », Mary-lafon ne craint pas d'affirmer d'entrée que « jusqu'ici nous n'avons pas eu d'histoire de France », car tout ce qui précède les Franks, tout ce qui s'est passé sans eux a été omis à dessein et rejeté dans un lointain fabuleux et barbare ». Lui, qui a surtout fait sa carrière à Paris, consent à dire qu'« à lui seul le Midi forme la moitié du faisceau national » et que son livre est « un acte non de réaction contre le nord, mais de réparation mûrement méritée, de justice historique envers le midi ». Pour autant, il évoque sans difficultés « la vieille Aquitaine (...), cette antique nation qui, bien que morcelée sur le papier en trente-sept départements, ne forme comme autrefois qu'une seule famille de quatorze millions de frères parlant tous la même langue, ayant tous mêmes intérêts et mêmes souvenirs, (laquelle) se relèvera dans son intégrité et son unité ». A cela, une raison majeure : « Il y a six cents ans à peine, toute la littérature, tout le progrès social, toutes les idées n'étaient-elles pas exclusivement le partage du peuple d'Oc ? »

Dénonçant « le grossier intérêt temporel de Rome » et « la cupide ambition de la royauté » à l'occasion de la Croisade contre les Albigeois, Mary-Lafon prend rang dans ce que l'on pourrait nommer un « semi-nationalisme » occitan, tel qu'il s'exprimera par exemple, dès les années 1910, dans l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse autour du baron Dézasars de Montgaillard, des instituteurs félibres Antonin Perbosc et Prosper Estieu, tous trois fondateurs de L'Escòla occitana (1919).

Les livres de Mary-Lafon sont aujourd'hui accessibles chez les libraires d'ancien ou en ligne sur Bnf/Gallica.

¹Précisons que Mary-Lafon était, contrairement à une opinion aujourd'hui répandue, catholique, certes peu cléricale, et républicain.